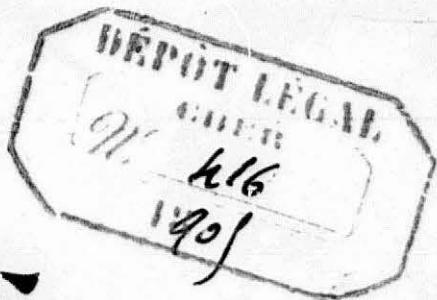


Conseil la Comptoir

VALENTINE DE SAINT-POINT



POÈMES
de la MER

1905

et du SOLEIL

PARIS

LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR

A. MESSEIN, Succ^r

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

—
1905

LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Succ.
19, Quai Saint-Michel, Paris (5^e)
Envoi franco contre mandat postal, timbres, etc.

Dernières nouveautés (Poésies)

PAUL VERLAINE

Oeuvres posthumes. Vers et Proses. 1 fort volume in-16 dans le même format et sur le même papier que les *Oeuvres complètes* en 5 volumes dont il termine l'édition. Broché : 6 fr. Relié amateur 10 fr. 50

Poésies Religieuses. Etude-Préface de J.-K. HUYSMANS. 1 fort volume in-18 3 fr. 50

TRISTAN CORBIÈRE

Les Amours jaunes. Oeuvres complètes du poète en un fort vol. in-18 avec un portrait de l'auteur. Broché 3 fr. 50

JOHN ANTOINE-NAU

LAURÉAT DE L'ACADEMIE DES GONCOURT

Hiers Bleus, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

MARIE KRYSINSKA

Intermèdes. Nouveaux rythmes pittoresques. 1 fort volume in-18, broché 3 fr. 50

JACQUES D'ADELSWARD

L'Amour enseveli, avec une préface de l'auteur sur sa vie. Fort volume in-18 broché. 3 fr. 50

LÉOPOLD DAUPHIN

Sourires de Jadis. 1 vol. in-16, caractères Auriol. 3 fr. »

JACQUES-ANDRÉ MÉRYS

Solitude. 1 volume in-18 3 fr. 50

MARCEL LEGAY

Les Ritournelles, poésies de Claude Moselle, 43 chansons avec la musique de Legay, formant un beau volume in-16, avec le portrait du chansonnier. 3 fr. 50

JEAN BACH SISLEY

Le Roman des soirs, préface de Jean Bertheroy. 1 volume 3 fr. 50

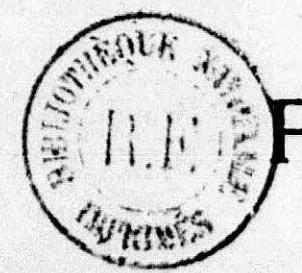
MARTIN VIDEAU

La Chanson de Chérubin, roman. 1 vol. in-12 . . 2 fr. »

ARMAND MASSON

Pour les Quais. Pièces dites par l'auteur au *Chat noir* au *Chien noir* et chez d'autres animaux dépourvus de candeur. Illustrations de H. Darien, H. Gounin, F. Fau, Ch. Léandre, Steinlein, Widhopff et Willette. 1 fort volume sous couverture de Léandre. 3 fr. 50

8°ye
6463



Poèmes
de la Mer et du Soleil

VALENTINE DE SAINT POINT

EN PRÉPARATION

Romans

Trilogie de l'Amour et de la Mort.

Poésie

Poèmes de l'Orgueil.

Poèmes
de la Mer
et du Soleil



Qu'importe le soleil ? Je n'attends rien des jours.

LAMARTINE.

—XXX—

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Succ^r
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1905

A

ALPHONSE DE LAMARTINE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

1 exemplaire sur parchemin, 3 exemplaires sur Japon
numérotés de 1 à 4 et 3 exemplaires sur Hollande numérotés
de 5 à 7.

N°



*Aux jours du grand combat, déployant l'étandard
De ton fier désir de grandeur et d'élégance,
Tu rêvas même, d'un peuple sans arrogance
Surhumainement noble, enthousiaste et sans dard.*

*La foule, sphinx gardien du mystère hagard
De l'Être inexplicable, ivre de sa puissance,
Déchira ta poitrine et ta magnificence,
Sans atteindre ton cœur ni troubler ton regard.*

*Dans tes cris j'ai cherché la note inexprimée
Que ton âme n'a pu chanter. Puis animée
Par ton sang qui bout dans mes veines et mon cœur,*

*Par ta passion pour la triomphante Vie,
J'ai magnifié ton Dieu dans le Soleil vainqueur
Que debout a fixé l'orgueil de mon envie.*

Et ces rythmes et ces chants, je te les dédie.

PRÉLUDE

A LA VIE

Je suis digne de toi et digne de tes dons
Amers ou doucereux : plaisirs, douleurs et joies ;
Avec la même force et de fiers abandons,
Je les étreindrai tous comme de belles proies.

Car pour moi tu es Une : harmonie et beauté.
Je veux vibrer à tout : au léger vent qui passe,
A l'eau qui coule et bruit, et à la cruauté
Lâche de l'ouragan qui ravage et trépasse.

Je veux mordre aux fruits mûrs, me griser de soleil,
De clartés, m'alanguir dans toutes les ivresses :
Corps à corps douloureux, parfums lourds, sang vermeil ;
Amasser tes trésors, épuiser tes richesses.

Oui, je voudrais tout voir, tout goûter, tout sentir ;
 Souffrir jusqu'au dégoût, jouir jusqu'à l'extase ;
 Sangloter, haletter, hurler, m'anéantir ;
 Boire à ta coupe d'or, la pourpre qui m'embrase.

Inconsciente et veule, en gémissant un jour,
 Je t'ai haïe, alors, mais jamais méprisée,
 Et mon cri de révolte était un cri d'amour.
 Pour toi, je n'aurai plus insulte ni risée.

Car de tous les plaisirs, de toutes les douleurs,
 Mon être jaillira, renouvelé sans cesse,
 Tout éclatant de force et de jeunes chaleurs,
 Et d'une inextinguible et ardente allégresse.

Car sur mon âme vaste, en un rythme angoissant,
 Toute sensation semblable au flot immense,
 Hardi, tumultueux, passe l'élargissant
 Et la laissant toujours plus avide et intense.

Mon corps ardent frissonne et tremble de désir,
 S'arque vers l'inconnu, arde de toutes fièvres !
 Exalté, fier, superbe, il est prêt à saisir
 Les bonheurs irrêvés ou les brefs plaisirs mièvres.

Qu'en moi, nard odorant, cassolette d'onyx,
 Mille formes de vie, essences parfumées,
 Flambent en un seul feu, qui jusqu'au jour préfix
 Brûle de son éclat mes passions sublimées.

En une exaltation splendide je te veux,
 Car je t'aime et te hais, harmonieuse orgiophante
 De la mort, donne-toi dans des spasmes nerveux
 O sublime ennemie ! O force triomphante !

Quels que soient tes présents je te dirai : merci !
 Pesante de chagrin et de morne souffrance,
 Ou légère de joie et libre de souci,
 Pleurant ou délivrant, j'irai sans défaillance

La bouche douloureuse ou les lèvres inertes.
Jusques à la mort, Vie, emplis mon œnophore ;
Et moi, ivre d'amour, les narines ouvertes,
Les seins dressés vers toi, je te crierai : Encore !

A LA MORT

Même de toi, traîtresse, insidieuse mort,
Je ne veux pas connaître, accepter la défaite,
Des vaincus humiliés subir le mauvais sort.
Je ne veux pas mourir sans être satisfaite.

Non, certes, ta stupide et veule cruauté
N'osera disperser la superbe harmonie
De ma jeunesse en fleurs, sublime royaute,
Qui de haut te maudit, te ploie, et te renie.

Tu crains les courageux, les orgueilleux, les forts.
Semblable aux lâches vils, tu te traînes dans l'ombre,
Ton squelette hideux sans muscles ni efforts
S'attaque à la vieillesse. Il escompte et dénombre

**Chaque demi-cadavre aux corps déjà pourris
Tout meurtris, tout sanieux, pliés, courbés par l'âge.
Tu rôves de charniers saillants de piloris,
Et ton rictus ricane à l'horrible assemblage.**

**Moi je reste debout, ni faible ni jouet.
De toi chienne affamée, errante, qui s'efface
Devant le maître fier, sa force et son fouet,
Je ne redoute rien, et j'écrase ta face !**

**Tu m'espères un jour sans force ni orgueil.
L'air sournois et hideux, tu m'attends, tu m'épies :
Chagrine, décrépie, attenante au cercueil,
Ne te réjouis pas. Arrière aux utopies !**

**Que ta bouche édentée en grimace un regret,
Mais rien ne matera la grande révoltée
Invaincue à jamais. Qu'importe ton décret
A mon désir, à ma volonté indomptée ?**

**Un jour, lorsque j'aurai tout aimé, tout connu,
Sur la sublimité du mal de la caresse,
En superbe cadeau j'irai vers l'inconnu,
Te porter ma beauté, te donner ma jeunesse.**

**A toi, dans un dernier geste de liberté
J'irai en conquérante et en dominatrice.
Créancière d'autrui, devant moi sans fierté
Il faudra te courber, ô Mort ! ma débitrice !**

POÈMES DE LA MER ET DU SOLEIL

I

HYMNES

HYMNE A LA MER

Sein gros d'inconnu, Mer, étincelante Mer,
Déesse guerrière ignorant la défaite,
En lutte avec le vent et le sol et l'éther,
Et pour qui la bataille est une rude fête ;

Harmonie errante aux mystérieuses voix,
Aux accords dissonants ; éternelle musique ;
Chants, cris, râles, sanglots de géante aux abois,
Symphonie une, primordiale et unique ;

Fécondité superbe aux appats tout puissants,
Que l'homme viole et fouille jusqu'aux entrailles ;
Bonté qui donne de la force aux languissants,
Pour les inimitiés et pour les accordailles ;

Haine farouche ainsi que la fatalité,
 Qui détruit, engloutit les trésors et la vie ;
 Beauté fière, immuable en sa diversité,
 Mouvante, âpre, vorace et jamais assouvie ;

Fureur redoutable en assauts et en ressacs,
 Frappant le morne sol de lames chimériques ;
 Grâce attirante, où la limpidité des lacs
 Sous le soleil meut ses roses allégoriques ;

Symbole de Beauté : synthèse des passions ;
 O Mer ! pourquoi n'es-tu jamais silencieuse ?
 Es-tu l'écho de la douleur ? des aversions ?
 A qui répètes-tu ta plainte impérieuse ?

Mer, interroges-tu l'indifférent Destin ?
 Quel secret vibre dans le mystère du rythme
 De ta fluidité ? Quel désir clandestin ?
 Entre Terre et Soleil cosmique logarithme

Méprises-tu le sol ? ou veux-tu l'envahir
 Pour qu'en Toi s'abîmant il devienne lumière ?
 Et que, n'ayant plus rien à vaincre ou à haïr
 Tu fixes les soleils, triomphante et altière !

Mer, quand je te reviens, l'attente dans mon cœur
 S'exaspère et m'angoisse. Et, comme une déesse
 Redoutée, humblement je t'approche avec peur,
 N'ayant hélas ! rien à t'offrir que ma détresse.

Mais dès que m'apparaît ta sublime beauté,
 Dès que me grisent tes senteurs aromatiques,

Dès que j'entends gémir ton beau flot ballotté,
Mon cœur sait te chanter de superbes cantiques.

Lors, pure pour avoir vu ton immensité
Je te retrouve enfin ! Je plonge en Toi mon être,
Je n'ai plus de respect pour ta divinité,
Je suis l'âme de ton âme, je me sens naître.

Je suis l'algue amoureuse et que bercent tes flots,
Je suis le sable fin qu'avec passion tu lèches,
Le clair corail qui tend ses bras vers tes sanglots,
Une anémone au creux de tes roches revêches.

Tout mon corps se délassé et s'abandonne à Toi ;
A t'avoir ma joie est celle d'une sirène
Rejetée à la terre et qui, riant d'effroi
Te retrouverait, Mer, ô grande Sœur sereine.

Mer, je te comprends, et je t'aime plus que tout,
Plus que l'homme, plus que l'amour même. A toi seule
En te regardant, en m'abandonnant surtout,
Je t'ai dit mon secret, ma douleur forte ou veule.

Mes émois, tu les a tous comptés sur mon cœur
Vibrant ou tari. Toi qui sais que la révolte
Est source d'énergie, et qui sens du vainqueur
L'allégresse ; Toi qui des vouloirs fais récolte,

Toi qui tiens le désir en ta fatalité,
Toi qui connais l'aspiration surdivine,
Tu peux sonder la surhumaine avidité
De mon être anxieux que l'Inconnu fascine.

Tu peux voir mon dégoût de l'impure laideur,
 Tu pourrais affirmer mon rêve d'impossible,
 Toi, toi seule... Mais que t'importe mon ardeur ?
 Puis, t'aimerais-je si tu n'étais impassible ?

Pourtant, accepte-moi quand je viendrai un soir :
 Les étoiles seront en Toi phosphorescente,
 Tu seras la lumière ardant sous le ciel noir,
 Le mystère ondoiera sur ta houle naissante.

Mer, pour l'ordure ne rejette pas mon corps
 A la terre : il aimait la volupté charnelle.
 Eternise mon âme en ton Désir retors
 Et dans le rythme de ta Révolte éternelle.

HYMNE AU SOLEIL

Soleil, mâle de la terre, Force de l'homme,
 Rut des bêtes, Roi des dieux, accueillez ce nome !

Dispensateur de vie et de mort et d'amour,
 Chaleur, Lumière, Temps, rythmant la nuit le jour ;

Vous, qui aspirant la plante, faites la terre,
 L'été, plus douce à mes pieds, aux morts moins austère ;

Vous, qui baisant la mort, créez la puanteur,
 Le ver infect, l'insecte assassin et la fleur ;

Soleil, qui dans la loque ouvrez la dalmatique,
 Et dans l'âpre misère une grâce exotique ;

Qui, pour la joie humaine en l'immense décor,
Epandez impalpable et pur et divin, l'Or ;

Soleil, qui posez tant de couleurs et de gemmes,
Que la tête se courbe avide de diadèmes ;

Soleil, qui faites plus jeune et plus vif mon sang,
Mes yeux plus éblouis, mon regard plus puissant ;

Mes cheveux d'or bruni moins lourds sur ma pensée ;
Qui mettez dans mon âme une joie insensée ;

Et tant de force pour vivre et pour sustenter
Mes passions, que j'étouffe et qu'il me faut chanter ;

Vous, qui par la caresse enivrez l'instinct, sève
De ma chair, jusqu'à la danse ou bien jusqu'au rêve ;

Vous qui vaporisez, Soleil, un tel parfum
Que Seule, je ne puis humer l'air opportun ;

Soleil, mon corps est la forêt de tentacules
Qui tous dressent vers Vous leurs spasmes majuscules ;

Et s'il s'agenouillait, ce serait devant Vous.
Il vous crie : Hosanna ! Soleil, animez-vous !

Mais de vous préférer parfois votre sœur l'Ombre,
Son mystère plein de rêves où l'orgueil sombre,

Où, vous immolant la Chimère du Sommeil,
Je chante votre gloire et votre éclat vermeil,

Pardonnez-moi, Soleil !

HYMNE AU VENT

Vent qui te glisse comme un traître
Dans ma demeure avec la nuit,
Je te hais. Subtil tu viens paître
Mon songe ; sous ton souffle il fuit.

Et voici venir les chimères !
Lentement s'entr'ouvrent les huis
Devant des formes éphémères,
Des larves, qu'en vain je poursuis.

Sur les larges yeux des fenêtres
S'ébattent des chauves-souris,
Et ces vastes paupières d'êtres
Rythment mes nerfs endoloris.

Immobile, dans les ténèbres,
Je vois l'angoisse et la terreur,
Fantômes fluides et funèbres,
Me menacer de leur horreur.

Des ailes, des pattes velues
Qui se traînent sournoisement,
Crispent mon âme et ma chair nues,
Hâves, mais ivres de tourment.

L'effroi sur mon cœur las s'incline
Et l'endolorit ; et, retors,
Le vent écrase ma poitrine
Du poids de son être sans corps.

Tandis que, lugubres, gémissent
Les râles des agonisants,
Ceux des nouveau-nés qui blémissent
Sous l'étau des maux écrasants ;

Tandis que des chats en rut pleurent,
 Qu'un chien, fantasque spadassin,
 Hurle vers la lune, et qu'affleurent
 Les métaux sonnant le tocsin.

Vent qui vainc les forêts, qui balaye les plaines,
 Vent violent, Vent superbe, ô Vent dominateur,
 Je t'aime. Tu remplis l'espace de tes haines,
 Tu baises la Terre en fécond générateur.

Hardi comme le plus fort, bravant les huées,
 Dans la lutte tu te mesures aux géants.
 Tu fonces vers le ciel, et tu meus les nuées,
 Tu poursuis l'inconnu jusqu'aux gouffres béants.

Sous ton souffle brutal les souples chevelures
 Des arbres, comme des flammes peuvent gémir,
 L'eau calme s'agiter et griffer les voilures,
 Les hommes soupçonner leur faiblesse et frémir,

Les femmes qu'il constraint s'agripper à leurs voiles,
 Gonfalons éployés flottant sur leur pudeur,
 Vent, tu violentes tout de la terre aux étoiles,
 Cruel, indifférent, ivre de ta vigueur.

Je ne te donnerai pas ma beauté, mon être,
 Fort devant les humains mais frêle devant Toi ;
 Pour que tu ne sois pas un trop farouche maître,
 Je croiserai mes mains sur mon sein plein d'émoi.

Car la dominatrice et l'orgueilleuse amante
 Digne de ta force et de ton éternité,
 C'est l'Unique : la Mer et sa grâce écumante
 Qui t'offre l'insondable en son immensité.

Vos noces de Titans sont de superbes fêtes :
 On y chante, on s'y grise, on s'y gorge de morts,
 Les reliefs des festins, tous, après vos tempêtes
 Ricanent face aux cieux : ce ne sont que des corps.

Vous vous êtes aimés. Que tout fasse silence,
Car votre amour ne voit ni les jours ni les nuits,
Il n'entend pas les cris, et pour votre violence
Qu'est donc l'humanité? Puis que vous font ses bruits?

Unis vous animez de fantastiques ailes,
Mais, secouant l'écume, insatiable vent,
Tu passes et tu fuis et tu te renouvelles,
Tu es le Mouvement fécond mais décevant.

Malgré ta volupté de détruire et d'étreindre,
Si ta course fatale écrase l'opprimé,
Vent, tu prêtes à tout une voix pour se plaindre,
O Vent, Vent créateur, tu meus l'inanimé.

II

LES TERRES DU SOLEIL

LE MAROC

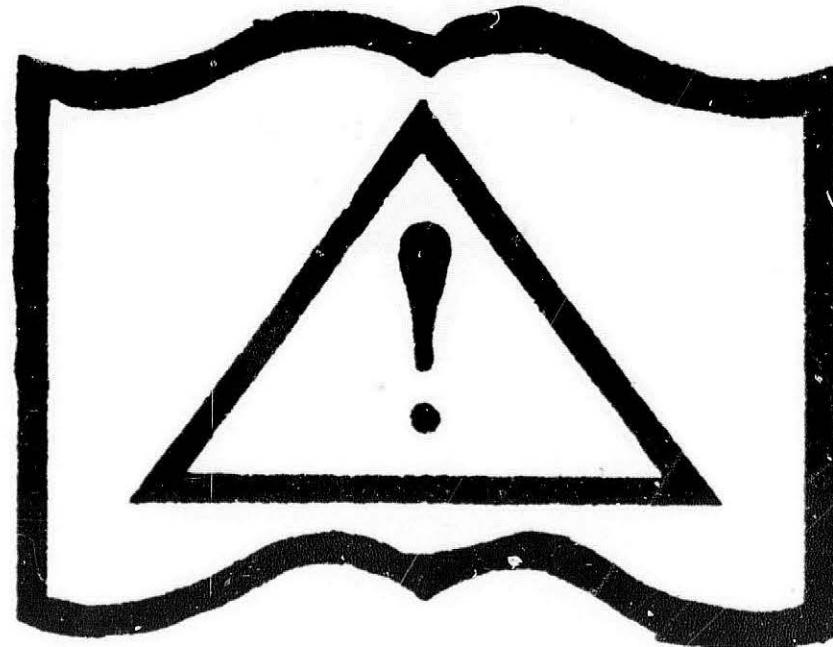
TANDJA

Sur la colline brille et se dresse Tanger.
Ses minarets pointus et sa haute muraille,
Et ses portes que la Kasba domine et raille
Glorifient l'Orient, pur de heurt étranger.

Dans ses ruelles, en un contact mensonger,
Se presse bigarrée une foule qui braille
Et des chevaux dont le pied sonne la ferraille.
Sous le soleil tout luit jusqu'à se mélanger.

Erreurs de
l'éditeur

Cf. note p. 33



**CAHIER (S) OU PAGE (S) INTERVERTI (S) A LA COUTURE
RETABLI (S) A LA PRISE DE VUE.**

DE LA PAGE
A LA PAGE

33
64

Vers moi, la mer étire en de changeantes moires,
Ses vagues dont le rythme enjôle les mémoires.
A l'infini, bordant les sables, un pré clair

Etend sa fraîcheur molle, et sur les herbes franches,
Comme une ombre dans la lumière, fendant l'air,
Passe un cheval obscur aux souples ailes blanches.

Des mendians rongés de cancers effroyables
Tendent nonchalamment leurs mains insatiables.
Noirs de mouches, sans nez, ils vont, montrant leur chair.

ZOCCO DE BARRA

Des rythmes primitifs, des musiques acerbes
Scandent les cris. Et la vermine qui fuit l'air
Grouille sous des haillons sordides et superbes.

Sur le sol inégal, s'allongent les chameaux
Dont l'ombre obscurcit la haute muraille claire.
Sous leur œil triste et doux, se meut dans l'or solaire
Un bruyant flamboiement d'hommes et d'animaux.

Blancs, noirs, métis, burnous, jongleurs et vendeurs d'eau
Charmeurs de serpents, dans la fête populaire
Que la crudité du jour dénude et éclaire
Hurlent, courent, vivants et splendides émaux.

Dans une splendeur de lumière, tout reluit.
Le ciel, la mer, le sol, dans le matin sonore
Opposent leurs couleurs que le blanc soleil dore ;
Le velours brûlant du sable ouate chaque bruit.

Les humides embruns ont un parfum fortuit
Qui met de l'amertume à l'air qui s'évapore,
A l'âme de celui qui vibre et qui l'odore.
Tout à coup, apparaît au loin, Tingis détruit,

Et la porte romaine éclate, inquiétante.
Alors éperonnant ma cavale hésitante
Dans la rivière je lance sa crispation ;

Un éclabouissement m'inonde et me domine,
Et met à mes cheveux une constellation
Qu'un long sillon de sang colore et illumine.

LES BAMBOUS

La cime unie, et sur deux files, les bambous
Forment un défilé fabuleux, insipide;
Leur feuillage met une obscurité morbide
Dans ce repaire de crapauds et de hiboux.

Loin du ciel, tour à tour, je frissonne et je bous ;
Mon cheval à pas lourds dans cette terre humide
Avance, et je crois voir surgir une gnomide
Des trous qui s'ouvrent sous nous, en cloaques mous.

Du sol, monte une tiède et visqueuse nuée,
De ma bête, l'haleine et la chaude buée;
L'ombre liquide étreint toute sérénité.

Au pur soleil se peut-il que je ressuscite ?
Ou dois-je sans espoir, durant l'éternité,
Patauger dans la fange immonde du Cocyté ?

L'ARABE

Elégant et altier jusqu'en ses lassitudes,
Svelte et fin, d'une sombre et farouche beauté,
Les yeux tragiques, les lèvres de cruauté,
Il harmonise ses accents souples et rudes.

Roi des gestes hautains et dieu des attitudes,
En costumes pompeux, yatagan au côté,
Ou dans de gris haillons drapant sa royauté,
Il meut l'âpre splendeur des chaudes solitudes.

Arabe qui fends l'air uni à ton cheval,
Le burnous flottant au vent, immense aigle équestre,
Hardi centaure ailé sans vainqueur ni rival,

N'es-tu pas, toi, pour qui fors l'orgueil tout est vain,
Pégase délivré du chevalier terrestre
S'élançant au ciel pour rouler le feu divin ?

LA CORSE

Tes marbres, tes granits, sont pâles ou obscurs,
Des casserolettes où brûlent les souffles purs
Du maquis : gerbe immense, emmi l'onde écumante.

CYRNOS

Tu as entre tes sœurs latines, la fureur
D'une divine torche en feu, qui alimente
De son parfum violent l'âme de l'Empereur.

En ta fruste beauté, magnifique émeraude,
Sous la force brutale et lente du soleil,
Entre le ciel d'azur que les soirs font vermeil
Et le glauque océan, tu jaillis verte et chaude.

De l'astre d'or, le lourd désir sur ton sol rôde,
T'étreint. De ce baiser superbe et sans pareil,
Naît sans répit, meurt sans regret, vit sans sommeil,
Ton corps au front de neige, aux racines d'iode.

Se dressant vers le ciel, un chauve et haut sommet,
Sur le bleu profond, plaque une ombre épaisse et grise.
Taillée au cœur du roc, court une étroite frise
Qui domine le gouffre, y descend, s'y soumet.

Au fond, bout la rivière en écume claire, et
Sur de fabuleux blocs de rochers nus, se brise
Dans une vapeur de lumière, que la brise
Jette à chacun des pics en un luisant armet.

Sentant frémir ma bête, au flanc dur de la morne
Face à l'angoisse à la désolation morne,
Je pense : C'est peut-être un coursier de la mort ;

Eperonner, cingler, la moite vie infime
Qui halète sous moi; dans un superbe effort,
Une avec mon cheval m'élancer dans l'abîme !

LA TOUR DE SÉNÈQUE

Sur l'éperon d'un roc, seigneuriale et austère,
Ruine tragique, se dresse la vieille tour.
Très haut, vers le ciel, comme une aire de vautour,
Elle domine la mer lointaine et la terre.

Nul sentier n'y conduit. Pour garder son mystère,
Des rocs inattendus ont jailli alentour ;
De langoureux parfums s'élèvent du pourtour
De maquis verdoyant, qui dans les creux se terre.

Pour Rome agonisante et Néron l'Empereur ;
Victime du tyran, victime de l'erreur,
Sénèque s'exila dans l'île étincelante.

Philosophe, cynique en ta tour de décor,
Vis-tu le bûcher de Rome et ta mort sanglanfe
Dans le soleil qui luit sur les trois îles d'or ?

en début page 48

NONZA

Des beaux seins en fleurs de Sainte-Julie,
Arrachés par les barbares Romains,
Respectés par les rocs moins inhumains,
Coule une eau vive et limpide et sans lie.

Pour féconder la terre, elle s'allie
Au sang vierge et pur qui gonflait les seins;
Le cyprès et le myrthe aux fruits humains
Fleurissent, Nonza, ta mélancolie.

Dominant par ta lourde et morne tour
Les demeures qui se groupent autour,
Chantant au soleil leurs pleurs ou leur aise,

Tu braves le ciel, le flot continu ;
Et ton ardente et obscure falaise
Surplombe sans peur l'horrible Inconnu.

MONTE CINTO

Cinto, cime de l'île verte,
Que couronne ta pureté,
Et dont la suzeraineté
Brille, domine et déconcerte.

Droite, à pic, ta masse déserte
Plonge en un ravin moucheté
De lacs clairs, dont la netteté
S'alimente à la neige alerte.

Les monts, colossal escalier,
En gradins montent te rallier.
En bas : la mer, le cap, la ville ;

Dans un nuage artificiel,
Au loin l'île d'Elbe vacille
Haut, entre la mer et le ciel.

CORTE

Hardi rocher saillant de murs,
Déchiré à pic sur l'abîme
Du Tavignano, où ta cime
Ne peut mirer ses forts obscurs.

Des conquérants nombreux et durs,
Pendant de longs siècles victime,
Tu fus le refuge sublime
De l'indépendance et des Purs.

CORTE

55

Corte, ville de la révolte,
Parmi tes morts tu fis récolte
De héros et d'un demi-dieu ;

Et sur ton roc évocatoire
De luttes, de sang et de feu,
Tu te hausses ivre de gloire.

LES CALANCHE

Les spectres de granit flambent sous le soleil
Au pied du Capo d'Ort, dont la tête anguleuse
Fend le ciel éclatant. Une fraîche valleuse
Descend vers la mer sous un portique vermeil.

Parmi les hautains pics, quelque rocher pareil
A quelque animal d'une époque fabuleuse,
Dresse le secret de sa chair nue et calleuse
Dont l'immobilité saigne son lourd sommeil.

De sa langue sinistre en léchant tous les arbres,
Un incendie immense a consumé les arbres.
Dans une fière angoisse et de sang et de feu,

Toute la beauté de ces formes purifiées,
S'éternisa selon la chimère d'un dieu,
En rouges contorsions de flammes pétrifiées.

L'INZECCA

Remparts arrogants aux parois d'or et de soufre,
Masse de serpentine aux reflets constellés,
Déchirure féconde en scabreux défilés
Où la lumière joue où l'eau vive s'engouffre.

Et dans cette splendeur, rien qui ploie ou qui souffre,
Tout brille et tout fleurit sur les rochers roulés:
Cistes et myrtes y fleurent, immaculés ;
La verdure et l'écume illuminent le gouffre.

Longeant le Fiumorb' pour descendre chaque jour
Les forêts à la plaine, attentive au détour,
Sur l'abîme, une vie humaine plane et erre.

De pantelantes chairs ont fécondé la pierre ;
Sur le roc lavé par le torrent mugissant
Mes yeux pers dilatés voient des flaques de sang.

L'ISOLELLA

Isolella, mièvre presqu'île
Sonore des chants de la mer,
Odorante d'iode amer,
Blême de soleil, infertile.

Ta lourde tour gênoise hostile
Hausse sa rude et sombre chair
Qui tache la pâleur de l'air,
Et fixe, d'un œil qui scintille,

L'ISOLELLA

61

La pointe des Sette Navi,
Souvenance du peccavi
Des sept musulmanes galères,

Que l'altière divinité
Fit rochers, livrés aux colères
De la mer pour l'éternité.

LES SANGUINAIRES

Midi. Les roches centenaires
De granit rugueux et vermeil
S'allument au puissant soleil
En fantastiques luminaires.

Minuit. Sous les lueurs lunaires.
Allongeant leur mouvant sommeil,
En fantômes, jusqu'à l'éveil
Sont exsangues les sanguinaires.

Roc, victime du flot vengeur,
Au jour, pourquoi cette rougeur ?
Dis, que vis-tu : héros ou pleutre,

Et quoi d'infâme ou d'angoissant,
Quel viol, quel naufrage ou quel meurtre
Pour être ainsi rouge de sang ?

SAMPIERO

Sampiero, nom qui tonne et vibre sur la Corse,
Évocateur de gloire et de sang et d'orgueil,
Magnifique étandard de la patrie en deuil,
Napoléon sauvage à l'âpre et rude écorce.

Par ta loyauté brave et ta haine retorse,
De François et d'Henri tu sus forcer l'accueil ;
Et les Génois vaincus t'ont payé d'un cercueil,
Toi, le héros lion à l'invincible force.

Lorsqu'au milieu de ton demi-cent de héros,
Tu coulas ta galère en l'humide chaos,
Lorsque tu étranglas ta Vanina si belle,

Sampiero, tu fus grand. Tu défieras le sort,
Et tu resteras dans ta gloire de rebelle :
Le vainqueur des humains, le vaincu de la mort.

LE CORSE

Noble et indolent, et souple, et superbe,
Un regard de gemme en d'immenses yeux,
La bouche de pourpre et d'obscurs cheveux,
Brigand magnifique, amoureux acerbe ;

Bronze sur son seuil et fumant son herbe,
Ou dans le maquis cavalier soucieux
Le fusil en mains, le Corse orgueilleux,
Sans maître ni dieu, respecte son verbe.

Vierges sont ses mains, son cœur, loyauté ;
Tous ses gestes fiers : violence et beauté.
Il suit son rêve en son âme ravie ;

En silence il vit, cruel, languissant,
Satisfait. Pour lui sans prix est la vie,
Et pour sa vengeance il lui faut du sang.

L'ITALIE

Les yeux mi-clos, durant que mon rêve agonise,
Sur la mer qui meurt je sens l'âme de Venise,
Et je vois ondoyer ses rythmes dissolvants.

VENISE

I

Midi rayonne. Sous le ciel resplendissant,
Dans l'éblouissement de la chaude lumière,
La lagune est déserte. Une ardente poussière
Colore la rive, et l'air lourd, alanguissant.

Les purs palais d'opale et les palais de sang,
Comme des cris muets d'éternelle prière,
Sortent de l'eau glauque aux relents de cimetière,
Où chacun mire son fantôme croupissant.

L'air, l'odeur, font pâlir la pensée et la peau :
C'est le triomphe obscur de la chair et de l'eau
Tièdes et lasses sous l'étirante caresse.

VENISE

II

Sur l'eau trouble, s'estompe en fine dentelure
L'ombre des palais qui s'éteindront dans le soir ;
Sur les reflets mourants, comme un long cygne noir,
Glisse la gondole à la fastueuse allure.

L'air, comme une souple et soyeuse chevelure,
Vient caresser la chair. Du béant promenoir
Qui susurre, immense et fantastique encensoir,
Montent les parfums lourds de mort. de vermouiture.

De Florence, encensoir génial enchâssé,
Monte le parfum des chefs-d'œuvre du passé,
Plus haut que des rumeurs le méprisable écho.

FLORENCE-FIESOLE

La nuit, Fiesole voit, pâle d'idéalisme,
Avec les ombres de Beat'Angelico
Et de Giotto, errer l'âme du mysticisme.

Sur la colline, dans l'air immatériel,
Au-dessus de l'Arno et de sa transparence
Qu'ombre la chevauchée orgiaque et intense
Des ponts ; sommet neigeux mais artificiel,

Fiesole allonge sa clarté proche du ciel,
Des campaniles fiers narguant l'exubérance,
Et contemplant avec hautaine indifférence
Des temples florentins le deuil officiel.

Gênes, toi qui naquis pour dominer l'écueil,
Toi, qui vibrante encor de ton antique orgueil,
Vœux le manteau royal qui plus ne t'enveloppe,

Bruis d'activité, pour racheter à demi
La faute insigne qui découvrit à l'Europe
Tout un monde nouveau : l'invincible ennemi.

GÈNES

Gênes superbe, que l'histoire solennise,
Sœur des grandes cités, reine des océans,
Dans la conquête des mondes durant les ans
Et les siècles, rivale heureuse de Venise.

Sous le faix de beauté, tandis qu'elle agonise
Languide et adorée, au labeur tu consens.
Solitaire et farouche et dédaigneuse, sans
Esclaves à courber Gênes se tyrannise.

L'ESPAGNE

L'ESCORIAL

Parmi les vents et dans une inculte nature,
Sur un faîte rapé se dresse l'Escorial.
Eglise et sépulcre, et cloître et palais royal,
Il s'étage sur la prinière pourriture.

Symbole ardent du gril où subit la torture
Le martyr saint Laurent; fort sinistre et glacial,
Ceinturé d'un jardin claustral et primordial,
Où l'œil cherche des croix, bras de la sépulture.

Là, une ombre se meut. Apre amant de la mort,
Des mortifications, des spectres, du remord,
Philippe deux commande et la terreur pullule.

Pour enfouir vivant son corps vil et mortel,
Il vécut et mourut dans sa froide cellule,
Les yeux ouverts sur son cercueil et sur l'autel.

Des siècles ont vu pour la gloire, avec ardeur,
Forger des lames, dont la superbe splendeur
Eclaboussait l'amant, et de sang et de rêve.

TOLÈDE

Tolède vers Madrid dressant son fier écueil,
Et luisant au soleil, est un splendide glaive :
Glaive de la Terreur et glaive de l'Orgueil.

Roc dominant à pic les eaux glauques du Tage
Qui l'enlace, Tolède, entre un gouffre et les cieux,
Jusqu'à la cathédrale au faîte impérieux
Farouche, hors du sol, se libère et s'étage.

Ponts, tours, portes et murs, ont jailli d'âge en âge ;
Maures et Castillans ont passé, glorieux,
Dans ces remparts hautains, dans ces maisons sans yeux,
Devant le grandiose, immuable héritage.

LA MOSQUÉE DE CORDOUE

Un patio lumineux, oriental et vaste,
Où sous le soleil, le susurrement des eaux
De cinq fontaines, glisse avec lenteur et faste,
Sous les verts orangers à la floraison chaste,
Aux fruits voluptueux, lourds et vivants fanaux.

Au centre, est une sombre et rude forteresse
Qu'enjolivaient jadis portes et minaret;
Rugueuse écorce au cœur divin gros de richesse,
De marbre, d'or, de pourpre, et de jeune allégresse
Qui crie et vibre dans la soyeuse forêt.

Vers le ciel, dressant leur noble magnificence,
Neuf cents piliers pompeux, arbres froids et vivants
Tordent, lancent leur chair dans une efflorescence
D'Occident, d'Orient, de Carthage et Bysance,
De marbre, de porphyre et de jaspe fervents.

L'ombre qui s'accroche à chaque froide colonne
S'allonge et tremble ; la perspective au loin fuit ;
La voûte d'art précieux, d'or que le sang sillonne,
Par les feux sacrés et purs, flamboie et rayonne.
Les pieds nus caressaient de vifs émaux, sans bruit...

Dans les mihrab jaillit l'éclair des mosaïques
Entre l'effroi du marbre. Un Coran teint du sang
D'Osman qui l'écrivit, s'érigait en reliques
Sur la dalle, qu'usaient les superbes mystiques,
Courbés mais orgueilleux dans leur regret puissant.

Vingt-deux portes jadis s'ouvriraient à la lumière
Sur l'odorant patio. Les arbres aux piliers
Succédaient, allongeant une allée altière ;
L'ombre solliciteuse accueillait la prière,
L'âme vibrait sous les marbres hospitaliers.

Tandis qu'au soleil, dans la nature féconde,
 Le corps trouvait sa joie, et près des frais bassins
 Aspirait les parfums et s'épurait dans l'onde,
 Avant d'entrer au temple étreint de paix profonde,
 Où le silence règne autour des blancs essaims.

Et tu fus mutilée ! Oh sacrilège audace !
 Mosquée harmonieuse où tout était beauté !
 Chaque porte fut close au soleil, à l'espace,
 De tes colonnes le marbre divin, tenace,
 Fut brisé par la haine et par la cruauté.

Comment n'ont-elles pas tremblé, les mains impies,
 En détruisant et en pillant cette splendeur,
 Ce temple de joie et des libres harmonies,
 Pour dresser un autel aux mièvres utopies
 De mortification, de pitié, de pudeur ?

Christ, le dieu des chrétiens habite la Mosquée.
 Violant le sobre éclat, le criard et faux or
 Hurle, tachant le marbre, étincelant trophée.
 Aux portiques et sur la funeste jonchée,
 Le tabernacle luit dans un violent décor.

Vous qu'épargna le sort, ô colonnes divines !
 Vous bravez le temps, et votre solennité
 Depuis des siècles, voit les dévotions mesquines
 Ou fortes des humains, religions et routines ;
 Vous seules demeurez et pour l'éternité.

Vous m'avez donné les émotions fécondantes,
 Devant vous j'ai courbé ma fragilité. Et
 Sur votre antique marbre aux veines impudentes
 J'ai posé mes bras nus et mes lèvres ardentes.
 Beauté, alleluia ! Los à toi, Mahomet !

GRENADE

Sous le ciel pompeux, cœur de la Sierra de neige,
S'ouvre sanglant, le riche et superbe fruit d'or.
Ses sombres grains humains, comme par sortilège,
Ont fécondé l'écorce ouverte pour l'essor.

Au pied de ses quartiers ceints de pierre sanglante,
Un rio flamboyant roule du pur métal ;
Au faîte, l'Alhambra dans sa gloire insolente,
Devant les siècles vains fixe un marbre vital.

Des Maures, pur joyau, la Ville Rouge antique
Chatoyant d'yeux obscurs, de voiles radieux,
Sous le linceul de la chrétienne dalmatique,
Mi-déserte, n'est plus qu'un passé glorieux.

La flamme s'est éteinte, et malgré sa devise :
« Il n'est de conquérant autre que Dieu très haut »,
La chrétienté barbare est, Grenade agonise,
Et ruine, vit encor des vaincus, et prévaut.

Sur ses portes gardant la froide et lumineuse
Chair des colonnes, la main n'a pas pris la clé ;
Elles demeurent ; sur la dalle fastueuse
Le sang d'Abencérage est à jamais scellé ;

Les hommes ne sont plus que des ombres qui prient ;
Mais devant la Sierra Vierge et sa royaute,
Vers le même ciel bleu, les tours vermeilles crient
La Révolte, l'orgueil, l'immuable Beauté.

Arabes, Espagnols, Anglais peuvent surseoir
Leur haine avec le jour, aux menaces du soir
Gibraltar clôt sa porte, et veille et se refrogne.

Insulteur des vaincus, l'inexpugnable roc
Saillant de conquérants avides, sans vergogne,
N'est plus qu'un œil immense ouvert sur le Maroc.

GIBRALTAR

Colonne d'Hercule et lugubre forteresse,
Gibraltar entre deux mers dresse son rocher ;
Les océans furieux, las de se chevaucher,
Lui crachent sans répit leur bave vengeresse.

Le vent et le soleil sous leur rude caresse
Sèchent le sol, hostile au rival, au nocher.
Jusqu'au sommet aigu montent s'y accrocher
Terrasses, souterrains, et splendeur, et détresse.

CORRIDA

Pour la communion impure la foule
Sur les gradins se tasse. Son ardeur
Est celle de Rome, où le lion vainqueur
Nourrit d'avenir un passé qui croule.

Dans l'arène luit, s'agit une houle
De serpents humains, devant la stupeur
Du taureau. Et sous l'astrale splendeur,
Le ventre ouvert des chevaux fume et coule.

CORRIDA

93

Le sang ruisselle. Et parmi, sans effort,
En habit de fête, ivre de souplesse,
Un homme danse et rit devant la mort.

Seule, je vois leurs gestes et le sien
Sans passion, sans dégoût, ni faiblesse,
Car le sang est beau. — Et la mort n'est rien.

III

LES BÊTES

LES LIONS CAPTIFS

Farouche et solitaire, un jour je fus lion.
Je connus le désert infini, vaste, aride,
Les luttes de géant et leur rébellion,
Les courses rudes et sans frein dans l'air torride.

J'ai bondi sous l'orage et le déchaînement
De tous les éléments. Mes reins féconds, flexibles,
Tour à tour ont été chauffés brutalement
Par le soleil, froidis par les eaux invincibles.

Fort, libre, et seul, errant au gré de mon désir,
J'ai reposé, fumants, lourds, sur la terre ardente,
Mes flancs vides et plats s'attardant à gésir,
Encor tout haletants de la course excédante.



J'ai secoué tout joug, ignoré toute loi,
 J'ai méconnu la crainte, et j'ai méprisé l'homme
 Que mes rugissements, en ébranlant sous moi
 Le sol sonore, font trembler, dès qu'il me nomme.

Et mon garrot d'aurochs, mes flancs de lévrier,
 Et mes énormes crocs, mes griffes déchirantes,
 Et mes muscles brutaux au contact meurtrier,
 Etaient sûrs garants de mes forces endurantes.

Enormes, lourdes, mes mâchoires ont broyé
 Et bu joyeusement de palpitantes vies,
 Dont le sang jeune et chaud, dans le mien envoyé
 Savait faire, malgré des faims inassouvies

Ma crinière plus fauve et mes reins plus puissants.
 L'écume, à flots coulant sous ma langue inhumaine,
 L'œil convulsé, sanglant, les naseaux frémissons,
 J'ai rempli de terreur la forêt et la plaine.

J'ai connu les amours écrasants, victorieux,
 Nés, assouvis, dans le soleil ou le tonnerre ;
 Et dans la volupté mes râles luxurieux
 Ont tous fait tressaillir et les airs et la terre.

Mais mon âme inquiète, a pour toujours enclos
 La nostalgie étrange et forte de l'espace
 Attractif et sans fin, le goût acre et dévot
 De la solitude, où, pur, l'on vit et trépasse ;

Et l'amour effréné de ces lions altiers,
 Magnifiques et fiers, qui furent mes ancêtres.
 Capturés, malheureux, durant des jours entiers
 Je contemple en souffrant, ces esclaves, nos maîtres,

Captifs, mais toujours beaux, las et indifférents
 Aux misérables ris de la foule imbécile,
 Heureuse de sentir vaincus ces conquérants
 Marqués par une peine atroce et indocile.

Impuissante à vous faire entendre mes pensers,
 Sororale, je sais voir l'angoisse qui vibre
 Dans votre œil douloureux, hagard, trop volontiers
 Fixé très loin, là-bas, où l'on est fort et libre ;

Je plains vos bâillements, je lis votre fierté,
 Je suis des vôtres, moi ! Et vers vous je m'élance,
 Jadis frères vaillants, d'air et de liberté,
 Aujourd'hui, frères mols, d'exil et de souffrance.

Près de vous, je m'enivre à votre fauve odeur,
 En vous, j'envie un goût de meurtre et de carnage,
 De vous, j'aime l'amour, et la haine, et l'ardeur,
 Comme vous, je subis l'étroite et vile cage,

Et de vous, je voudrais l'ultime volupté.
 O ! sentir craquer mes os sous vos dents puissantes !
 Afin de créer plus de force et de beauté,
 Donner mon jeune sang à vos veines bruissantes !

Car j'ai tout épuisé : regret, désir, espoir ;
 Toute la douleur et toute la joie humaines.
 Mes narines en vain s'ouvrent pour percevoir
 Le vent chaud d'autrefois, ses multiples haleines ;

Il caresse, il étreint les blonds sables brûlants,
 Il courbe ou refraîchit les plantes arasées,
 Mais il n'a plus pour moi d'effluves stimulants ;
 Je ne verrai plus du désert les reposées.

J'ai rêvé vos espoirs, j'ai souffert vos douleurs,
 Ma forme est différente, et pourtant l'attitude
 De mon âme est semblable. Elle a, dans les malheurs,
 Le même dur dédain, la même lassitude.

GOÉLAND

Elégant oiseau solitaire,
Fier contemplateur d'horizons
Larges, infinis, volontaire
Exilé du sol, des gazons ;

Sur la mer calme ou déchaînée,
Il vole ou vogue insoucieux,
Ou pour sa vivante dinée
Plongeant un bec audacieux.

Contempsieur de la terre impure,
Approchant seul l'abrupt rocher
Fiché dans l'eau en découpage,
Pour ses lourds œufs y accrocher.

Délié de toute servitude,
Jamais taché que par le sang,
Que l'homme, dans sa turpitude,
De loin fait couler de son flanc.

O ! être ces deux ailes claires,
Etre un superbe goéland,
Sur ces froides eaux tutélaires
Se balancer, étincelant ;

Et, dans ce divin équilibre,
Loin de tous, seul, jusqu'au tombeau,
Vivre toujours fier, toujours libre !
Etre toujours pur, toujours beau !

A MA CHATTE

LOUANGES

Biblys, tes yeux sont deux topazes où la nuit
Se mire, où dans l'iris, l'obscur mobile luit ;

Ton poil soyeux est un lac muet sous la lune,
Les ondes en vibrant s'y chassent une à une ;

Tes oreilles sont deux aromes frémissants ;
Ton nez est un cassis mûr aux désirs puissants ;

Ta langue souple et âpre est une svelte flamme ;
Ta dent est un cruel ivoire où vit une âme ;

Ton ventre, nœud de vie et chaleur, est pareil
A la pêche mûrie et chaude de soleil ;

Ta griffe est une épine au bout de la caresse ;
Ton échine, un serpent luisant, inquiet sans cesse ;

Ta silhouette meut l'orgueil et le dédain,
Et déplace de la beauté sans geste vain ;

Ton être chimérique, ô Chat, frêle panthère,
Fleur, fruit, joyau, est fait de nuit et de mystère.

BALLADE

I

A l'aube te voici : triste, humide et tassée
Sous le poids affaissant de ton poil abattu.
Hier, fuyant l'effroi, tu semblais pourchassée ;
Que fais-tu donc la nuit ? Oh Biblys, d'où viens-tu ?

Vas-tu guetter, dans l'herbe froide
L'insecte nocturne et muet,
Pour, avant de l'étendre roide,
Te jouer de son corps fluet ?

Perdue au mystère d'un arbre,
Guettant les grands oiseaux de nuit,
Comme un rustique et obscur marbre,
Fixes-tu leur regard qui luit ?

Hiboux, chauves-souris, chouettes,
T'ont-ils dit, ces veilleurs ailés,
Ces angoissantes silhouettes,
Leurs secrets par l'obscur scellés ?

T'ont-ils dit ce que leurs yeux voient
Quand tous ceux des humains sont clos ;
Et tout ce que nos nerfs prévoient
D'invisibles êtres éclos ?

Et ce que sont toutes les ombres
Qui se meuvent sous le ciel noir,
Et de qui sont tous ces cris sombres
Qui se répondent dès le soir ?

Si les spectres quittent leur tombe
Pour, la nuit voler aux vivants
Trahis, leur force qui succombe
Et des morts fait des survivants ?

As-tu rencontré des fantômes ?
Ont-ils souri de ton air fier ?
Sont-ce des âmes ? des symptômes ?
Lequel te poursuivait hier ?

Dans la molle blondeur du sable,
Marquant l'empreinte quadruple et
Fantaisiste et tôt périssable
De tes pas, quel fût ton jouet ?

As-tu cheminé sous la lune
Côte à côte avec toi-même, ou
Contre l'ombre, ivre de rancune
As-tu combattu tout ton soûl ?

Pour la passionnante joie
De vaincre le sol revêtu
De nuit, d'être enfin libre, proie
Et tyran. Biblys erres-tu ?

Ou bien, trop farouche amoureuse,
Chaque soir quêtant les matous,
Vas-tu, courtisane flaireuse,
Vers leur amour et leur courroux,

Pour, les reins meurtris et le crâne
Agrippé, lancer ta clameur
Dans le silence, sur qui plane
Ton râle bestial et vainqueur.

Mais peut-être, triste en la solitude vaste,
T'immobilises-tu, face à l'immensité
Fluide, pour écouter son rythme et voir son faste,
Et pour évoquer ton antique déité.

PAIX

En flaques de clarté, la lune
Miroite et facette la mer,
Dont les volutes, une à une,
En un rythme lent et amer,
S'étirent, caressant la dune
En fleurs de chardons outremer.
Chacun fuit la monotonie
De cette nocturne harmonie.

Sphinx héraudique et noir, un chat
Qui dans les sables, rêve austère,
Concentre en son corps sans éclat
La nervosité de la terre.

AME LUNAIRE

La lune claire et froide absorbe la chaleur
De la terre, pour la transformer en lumière.
Sous la fascination profonde et coutumière
De l'astre pâle, l'homme égare son ardeur.

Sa force vaguement se disperse alentour,
En des choses sans forme et sans couleur, sans âme;
Et dans son être vide où ne vit plus la flamme
Des vouloirs triomphants, l'angoisse entre en vautour.

Sur le sable immense, en toute cette froideur
Comme en son élément, pur, souple et immobile
Comme lui, le chat noir, tache chaude et fébrile,
Est le centre vivant de la froide splendeur.

Majestueux, il meut l'éénigme immensité
Dans sa ligne obscure et fuyante et serpentine ;
Sa prunelle large et circulaire s'obstine
A sa proie invisible, avec sérénité.

Calme et maître de l'ombre, attentif à tout bruit,
Et raidissant ses reins tressaillants et tendus,
Et ses oreilles à des cris inentendus,
Le chat est l'âme de l'angoisse de la nuit.

AU FAITE DU PORTIQUE

Sous le bleu ciel lunaire, au faîte du portique,
Tu dresses fièrement ton ombre fantastique,
Narguant l'astre apathique.

IV

LES PLANTES

Tour à tour, serpent souple et qui glisse sans bruit,
Hibou dont les yeux d'or fixent la mer qui luit,
Et sphinx couleur de nuit.

Quand tu t'affaisseras sous la trop forte ivresse
De ton rêve, alors tu hausseras par tendresse
Tes reins vers ma caresse.

Mais lorsque j'irai vers toi sans dons superflus,
Les mains vides, sans lait, sans miel, où tu te plus,
Tu ne me verras plus.

Chardons glauques, aigus, des sables, de la mer,
Sauvages amoureux du vent fort et amer,
Gonflés d'un cœur azur que chaque épine allège.

CHARDONS

Quelle que soit ta couleur, chardon fier, pur et franc,
Lorsque sur toi se porte une main sacrilège,
Elle y laisse fleurir une goutte de sang.

Chardons droits, triomphants, de la lugubre plaine,
Jaillis du sol chauffé, durci, riche et profond ;
Eclos en une fleur sombre, qui se morfond
Sous l'ardeur d'un soleil à la brûlante haleine.

Chardons des pics neigeux, parmi la marjolaine
Et les rhododendrons, et les blancs lys, qui font
A l'altière beauté un si fragile fond,
Brille votre œil d'argent, de fine porcelaine.

IRIS NOIR

Fleur de nuit, fleur des bonnes morts,
Fleur d'alcôve aux corolles sombres,
Joyeuse, impure, comme un corps
Las, caressé parmi les ombres.

Fleur, magnificence de chairs
Nocturnes, souples aux luxures,
Que meurtrit et raye en éclairs
Le sang violacé des morsures.

De rude et chaude volupté,
D'amour mortel, évocatrice
Superbe, et altière beauté,
Fleur de passion, fleur de vice,

IRIS NOIR

121

Désir dressé, creux chaud, obscur
Et duveté, mystérieuse
Grotte où dort le poison plus sûr
Que le haschich, la tubéreuse ;

Toi qui t'éteins sans te pencher
Sur ta tige gluante, en brèves
Crispations, et sans t'effeuiller,
Iris noir, tu hantes les rêves ;

Tu distillerais la mort, et
La démence impure, et l'envie,
Si ta sève d'opale avait
L'âcre et violent parfum de vie.

SONNET DU LIERRE

Jadis ton dur feuillage vert
Couronnant des folles bacchantes
Les belles têtes délirantes,
Courait au péplos entr'ouvert.

Tandis que du raisin ouvert,
Contre leurs gorges suffocantes,
En rouges libations fréquentes
Coulait le jus sacré, pervers.

Printemps éternel, sans folies ;
Elégant, souple, tu te lies
A l'appui vigoureux dompté.

Tes tiges vertes serpentines
Symbolisent la volonté
Et la faiblesse féminines.

ngers ou sapins, chacun
L'abrite de l'ardeur saline,
Ou du vent froidi qui l'incline.
Fleur mauve et feuillage vert-brun,
Le cyclamen au doux parfum
Fleurit le mont ou la colline.

RONDEL DU CYCLAMEN

Le cyclamen au doux parfum
Fleurit le mont ou la colline.
Vil citadin, en cornaline,
Sans odeur, il est importun.

Dans la terre humide, opportun,
Il éclot à l'ombre câline.
Le cyclamen au doux parfum
Fleurit le mont ou la colline.

RONDEAU DU HOUX

Du sang tache ta verdeur sombre
Qui brille et luit dans la pénombre.
Et la hardiesse, beau Houx,
De tes épines en courroux,
Fier, t'isole au bois et l'encombe.

Une nymphe fuyant dans l'ombre
Le satyre poilu qui sombre,
Laissa, rouge, à tes piquants roux,
Du sang.

Depuis lors, aux printemps sans nombre,
En rappel de frêle décombre,
Souvenir du désir jaloux
De la chair touchée ; en bijoux,
Fleurit de ta sève qui s'ombre
Du sang.

V

ESQUISSES

LE CERVIN

Cervin, cri perçant de la Terre vers l'Espace,
Je t'ai contemplé dans ta déification ;
Champ de rêves féconds où l'impossible passe,
Tu fis combattre en moi la sagesse et l'action.
Et je n'ai pas voulu marcher sur ta lumière,
Car sur ton pic neigeux aurait cru mon désir ;
Alors je n'aurais pu regarder en arrière
Sans rire de mon pas qui croyait conquérir ;
Je t'aurais méconnu, car tu n'es qu'une amorce
Qui promet aux désirs fiévreux les faux essors ;
Moi, j'aurais vibré de l'ivresse de ma force,
Et sur Toi je n'aurais possédé que mon corps.

Je n'écraserai pas sous mon jeune triomphe
Ta gloire lumineuse où s'attardent mes yeux ;

**A ma fragilité qu'un orgueil vaste gonfle,
Qu'importe où tu finis, où commencent les cieux ?
A ton bloc de géant je préterai mon âme,
Je serai la vie et tu seras le reflet ;
Pour le mal d'Infini tu n'es que le dictame,
Pour mon avidité tu n'es qu'un beau jouet.**

**Si l'affre du mystère un jour vainc ma sagesse,
Je t'anéantirai. Ton pic de l'Idéal,
Sous mon pied ne sera qu'une angoisse qui cesse,
Un échelon gravi, un vaincu sépulcral ;
Car peut-être, pour te venger de ma victoire,
Ta chair vierge et glacée à corps prètera,
Un linceul de beauté, puis un tombeau de gloire,
Tandis qu'à ton sommet mon âme flottera.**

LA MINE

**Sous un soleil de feu, sous l'ardeur des midis,
Pour respirer, la terre ouvre une gueule avide,
Ses mâchoires sans dents happent ses fils hardis,
Qu'avec un rictus elle attire dans le vide.**

**Au fond est un puits d'eau plongeant dans l'infini ;
A mi-creux est la mine, entrailles de la terre.
Palpitantes et riches, au cœur indéfini.
Au sein laborieux, au souffle délétère.**

**Entre deux noires et fantastiques parois
Où suinte une moiteur glaciale et reluisante,
On coule lentement au gouffre des effrois :
Sépulcre des espoirs que seul l'Inconnu hante.**

Au froid des murs se joint la pâleur de la peur,
 Là-haut, sous le soleil un cerveau distribue,
 Selon sa clairvoyance ou selon sa torpeur,
 La survie ou la mort, la mine ou l'eau velue.

Comme une bête qui succombe sous le faix,
 Courbé, l'on rampe dans l'humide galerie,
 Haletant de la peine, angoissé de la paix
 De cet antre odieux de la sorcellerie.

La lampe à quelques pas projette sa lueur
 Qui vacille, et allonge une mystérieuse ombre
 D'animal chimérique, essoufflé, guerroyeur.
 Tout est silence. Au loin, alentour tout est sombre.

Tout à coup un bruit grince, inexorable et sourd.
 Il s'approche. D'instinct, collé à la muraille,
 Attentif, on distingue, étique mais balourd,
 Un vieux cheval, et le lourd chariot qu'il tiraille.

Comme une vision, cet aveugle forçat
 Passe et disparaît dans l'obscurité secrète,
 Suivi par un enfant, qui pâle et délicat,
 Sous la fatalité ploie, et soumis, végète.

Au bout du souterrain est la veine. Accroupis,
 Les mineurs hâves et noirs, mangent en silence
 Dans la pénombre, où leurs visages assoupis
 Se contorsionnent sans pensée, avec violence.

Dans cet acte bestial, seules pures, les dents,
 Parmi l'impureté de ces faces fondues,
 Eclatent dans l'obscur comme des cris stridents,
 Plaquant des taches aux lueurs inattendues !

Dents insatiables, dents des crânes déterrés,
 Demeter guette pour accomplir sa vengeance,
 Pour assouvir sa haine, aux corps désespérés
 Qui la violent, donner la mort et la souffrance.

Et tous sont résignés. Impassibles et las,
 Ils mangent. Sale et claire, une ombre bruit, s'étire:
Chat des Ténèbres ! Chat sorcier ! Chat du Trépas !
Chat qui des moribonds irrite le délire !

De ses yeux qui jamais n'ont reflété le jour,
 De ses yeux d'or grandis par la nuit coutumiére,
 Il me fixe... Et, muet, plein d'angoisse et d'amour,
 De la Terre, mon cri monte vers la Lumière !

GRAISSE SAC

INQUIÉTUDE

Lentement, pesamment, la nuit s'affaisse et tombe.
 Languissante, je vois le mystère blafard
 Du mourant crépuscule envelopper ma tombe,
 Et d'un long crêpe noir, voiler teintes et fard.

Chaque objet se revêt bizarrement dans l'ombre.
 Le frais benjoin qui brûle aux très vieux encensoirs,
 En spirales, montant de fragile décombre,
 Se mêle aux parfums lourds et triomphants des soirs,

A l'odeur corrompue, où parmi les Ténèbres,
 S'effeuillent sourdement d'agonisantes fleurs,
 Qui, sentant la mort proche, en des poses funèbres
 Se ploient sous les regrets, et sont grosses de pleurs.

Tout s'incline et se tait, et tout est immobile.
 Là-bas, dans la pénombre obscure de la nuit,
 Fier, s'étonne et me fixe, en inconnue hostile,
 Le félin souple et noir, dont l'œil d'or jaune luit.

Un bref frisson m'effleure. Autour de moi, sans trève,
 Des fantômes frileux, étranges et hagards,
 Et des pensers non-nés, en apparition brève,
 Défilent insidieux. Des milliers de regards

Fouillent mon âme morne. Ils sont pleins de tristesse.
 Ils ont la perfidie occulte de la mer !
 Tout le poids du passé est sur mon cœur, l'opresse;
 Une angoisse m'étreint. Ce soir, tout m'est amer.

Viens. L'heure n'est pas à la caresse troublante,
 Aux étreintes, aux cris et aux désirs ardents ;
 Et, je ne serai pas l'orgiaque bacchante,
 Aux sanglots éperdus, aux grincements de dents.

Un malaise est dans l'air plein de mélancolie.
 Tends ton épaule forte à mon front langoureux,
 Alors, l'esprit troublé, et la chair amollie
 Jusqu'à la volupté, soyons las, dououreux.

Viens. Et je ne verrai plus la laideur infâme
 Des gestes essaimés, des contacts meurtrisseurs ;
 Et nous écouterons, tous deux, pleurer mon âme
 Dans le triomphe chaud des parfums oppresseurs.

AGONIE

Là-bas, à l'horizon d'opale,
S'écrase dans l'or, le soleil,
Irradiant dans le soir pâle
En rayons, son éclat vermeil.

Au loin, l'ombre rouge et violette
Donne encor l'illusion du jour,
Tandis qu'autour de moi, je guette
De la ténèbre le retour.

La fraîcheur revient avec elle
Pour rapporter la vie, à tout
Ce qui respire et qui chancelle
Dans la chaleur et le dégoût.

Sous le poids lourd des heures chaudes,
Las, tout dormait et s'inclinait,
Et voici, ce soir, comme aux laudes,
Que tout s'éveille et se distrait.

La fleur, sur sa tige courbée
Se dresse, et s'ouvre lentement ;
Et les ailes du scarabée
Susurrent un doux bruissement.

Il se mêle à celui des feuilles,
Branlantes sous un vent léger,
Qui, gaîment, vole aux chèvrefeuilles
Leur grisant parfum bocager.

Sous l'éveil frais, bâille et s'étire,
Souplement, le chat indolent,
Qui, dans l'ombre, comme un satyre,
Va guetter l'insecte insolent.

Nombreux, tapageurs, des chiens jappent,
 Rayant l'air de leurs aboîments ;
 Tandis que des enfants s'égrappent,
 Jacasseurs, dans leurs tournoîments.

Puis, vient le défilé des couples
 Qu'on entend rire et murmurer ;
 Enlacés, les bras aux reins souples,
 Ils vont, leur amour, augurer.

La joie avec le crépuscule
 Retourne, amène bruits et cris,
 Étouffés par la canicule
 Des midis mornes et décris.

Tout exulte, tout est jeunesse,
 Tout est gaîté, joie et amour,
 Tout crie et chante l'allégresse
 De l'ombre et du déclin du jour.

Toute la tristesse du monde,
 La souffrance de l'univers,
 Et la désharmonie immonde,
 Dans l'oubli des êtres divers

Sur moi, se concentre en despote.
 N'ayant pas ma place au festin,
 Seule, dans le soir, je sanglote
 Sous l'inique faix du Destin.

LES YEUX

Vois, là-bas dans le fauteuil sombre,
Jeux mouvants de lumière et d'ombre,
Clartés brillant dans la pénombre,
Ces yeux !

Sont-ce d'un satyre très vieux,
Attiré par les mots pieux,
Par les gestes harmonieux,
Les yeux ?

Où sont-ce d'un éphète souple,
Curieux de voir comment un couple
La force et la beauté accouple,
Les yeux ?

Tels deux sardoines, attrayantes,
Je les ai sentis dévorantes,
Suivre mes gestes conquérants,
Ces yeux.

Ils ont accru mon long malaise,
Et ma lassitude et mon aise ;
Que l'amour jamais plus n'apaise
Ces yeux !

Vois, là-bas au coussin calin,
Du voluptueux chat félin
Fier, souple, sombre, sibyllin,
Les yeux.

PARTIR !

O ! la douleur des départs vains !
Rêver de voyage sublime,
Partir deux, ardents et sereins,
Se griser d'air sans voir l'abîme ;

Puis, sans atteindre la clarté,
Abandonner las, à l'étape,
L'ami faible ou lourd, écarté
Dédaigneusement de l'agape.

Et sur terre se traîner seul,
Oiseau douloureux à une aile ;
Faire de la boue un linceul
Pour sa joie, et l'espoir rebelle.

O ! Trouver jeune, l'être fort
Qui vous complète et vous achève,
La seconde aile, sans effort
Qui vous soutient et vous élève ;

Partir, partir pour l'infini ;
Haut dans l'immensité première ;
Jusqu'au néant voler unis
Dans la Ténèbre et la Lumière !

CENDRES

La glaciale et tragique et consumante nuit !
Le silence attentif n'est tranché par nul bruit.
Torche, lueur des morts, haute et pure, la flamme
Se nourrit d'un amour, de ses mots, de son âme ;
Elle embrase de son éclat ravi aux dieux,
Les visages brûlants, contractés, douloureux,
Les fronts lourds de regrets, de deuils, de souvenances,
Les yeux crient d'angoisse et pleins de défiances.

Une vie, un présent, là, devient le passé.
Et le chat, par le feu d'amour tout caressé,
Etirant son dos souple en l'or de la fournaise,
Lisse son poil vibrant, et gai, ronronne d'aise.

STROPHES SEREINES

Toi qui fus l'oasis de douceur, de tendresse
Où mon âme a mûri, pourquoi donc me hais-tu ?
Peux-tu reprocher, au goéland qui se presse
Vers le désert du large et le rocher battu,

D'abandonner le clos où son sort le fit naître,
De quitter la pâture assurée et les soins,
Pour la recherche anxieuse, et pour l'heur de connaître,
Pour son superbe envol, ses plus puissants besoins.

Peux-tu reprocher à la mer terrible ou morne,
Mais changeante toujours, de ne promettre pas
La sécurité du voyage à qui flagorne,
Et s'embarque en riant, sans crainte du trépas

Il part indifférent, il va chercher la joie
 Sur la verte traîtresse. Il sait, l'aventureux,
 Qu'elle attache ou broie et jamais ne s'apitoie,
 Mais il part, puis il veille, hardi mais amoureux.

Peux-tu reprocher à la mer de ne pas être
 L'étang tranquille et mort, où le lourd batelier
 Lassé, les yeux mi-clos, voit seul avec le hêtre
 Sur l'eau, se refléter son geste familier.

Allongé jusqu'au soir sur le lac qui sommeille,
 Sans peur il peut dormir ; aucun souffle, aucun vent
 Ne vient rider l'eau glauque ; et la clarté vermeille
 Des couchants incendiés, hors les saules s'étend.

Aux bords calmes et sûrs, à voir partir les autres,
 A s'enivrer de leurs désirs, et puis leurré,
 A s'exalter à leurs souvenirs créés nôtres,
 Pourquoi regretter de n'être pas demeuré ?

Va, ne regrette rien, et sache que la vie,
 Doit être, pour les forts, sans regret sans espoir ;
 Souffrons, mais sans gémir ; la révolte et l'envie
 Pour la fatalité sont vaines, font déchoir.

Jusqu'à l'exaltation adorons la souffrance ,
 La vie entière se donne, avec ses trésors
 Et tous ses poisons, à celui qui, fier, s'avance,
 La bouche douloreuse au sourire retors.

A celui qui, du gouffre, où l'âpre destinée
 Jette le faible errant, se lève ardent et fort,
 Et de toute douleur et de toute halenée
 Forme joie et beauté, dans un sublime effort.

Tour à tour, exaspère et berce ta souffrance
 Avec les souvenirs sombres ou radieux
 Du voyage ébauché. Sans vile repentance,
 Chéris ton tourment et sois-en victorieux.

Moi je ne te hais pas ; je t'aime sans bassesse :
Faible ou fort, triste ou gai, vainqueur ou abattu.
Toi qui fus l'oasis de douceur, de tendresse
Où mon âme a mûri, pourquoi donc me hais-tu ?

ALLEGRETTO

Comme un vaisseau dans la tempête
Seul, désemparé par le sort,
Tu te dresses dans ta défaite,
Fier et lugubre moulin mort.

Dans le soleil, ton fin squelette
Ouvre ses grands bras décharnés,
Pour crier ta peine secrète
Aux cieux, à ta perte acharnés.

Pourtant, terrible en son silence,
De ta détresse la clamour
En vain sort de ta somnolence,
Le vent méprise sa rumeur.

**Mais, jadis tu connus l'ivresse,
Car tu tournais, bruyant, joyeux,
Tes quatre ailes dans l'allégresse,
En un murmure harmonieux.**

**Tu connus la lourde abondance,
Grains d'or en ton corps enfouis,
Que tu jetais en subsistance
Aux mains des hommes éblouis.**

**De l'humide et féconde Terre
La richesse sauvage fut,
A travers ta divine artère,
La Vie, ardent, suprême but**

**Que l'homme durement achète
Par son travail et par son or,
Qui, par sa recherche inquiète
Est la base de tout essor.**

**Combien de générations d'hommes,
En toi, passèrent t'exploitant ?
Ames vaillantes, blancs fantômes,
Ont été ton cœur palpitant.**

**Dans la nuit, combien, sans courage,
Eveillés, ont-ils écouté
Ton bruit stérile dans l'orage
Qui détruisait le blé voûté ?**

**De la stérilité rapace
Ils ont souffert, puis ont passé.
Bien que tu sois droit dans l'espace,
Ton cœur humain est trépassé.**

**Et le vent porte sa violence,
Et tout son furieux amour,
Et toute sa vaste opulence,
Loin de tes bras nus, sans atour.**

Comme un vaisseau dans la tempête
Seul, désemparé par le sort,
Tu te dresses dans ta défaite,
Fier et lugubre moulin mort.

JERSEY

VI

LA MER

MIDI

Midi. Son ardeur pèse sur la terre,
Le bleu du ciel est terni de chaleur,
Toute illusion, tout rêve et tout mystère,
Sont violés par le brutal niveleur.

La mer est domptée, et majestueuse,
Se meut lentement en profonds remous ;
D'immobiles fleurs, flottaison soyeuse,
S'ouvrent pour se clore, en radieux bijoux.

Le sable reluit, le galet miroite,
L'obscur cormoran se fixe au rocher,
La plante fléchit, lasse, lourde et moite,
L'horizon pâli semble s'approcher.

Les vents n'ailent plus nulle caravelle,
 Et la voile, dans l'humide tiédeur,
 Déployée ardente en une étincelle,
 Flotte inerte, sans rompre la torpeur.

Midi. Tout se courbe et tout se consume.
 Alors, vainqueurs et maîtres du sommeil :
 Un cheval galope en mer, blanc d'écume,
 Et un homme nu court dans le soleil.

TERZA RIMA

Le mont au couchant est un volcan fabuleux,
 Dont la gueule entr'ouverte épand, du crépuscule,
 Les couleurs et l'éclat sanguin et nébuleux.

Un incendie immense arde, tremble et recule ;
 Une peluche mauve au ciel tend ses plis lourds
 De pourpre, d'or et de cuivre ; flotte et circule.

L'espace ardent et clair des sables, blond velours,
 Se ternit, tandis que sur lui, se courbe l'onde
 Parmi les chardons bleus des jones roussis et courts.

Roulant des vagues de clarté, la mer féconde,
 De ses volutes d'or vient caresser sans bruit
 La grève assombrie, où git l'algue vagabonde.

Deux voiliers, côte à côte, ouvrant au vent qui bruit
 Leurs ailes, semblent un superbe oiseau de flamme
 Qui, curieux d'inconnu, s'envole vers la nuit.

L'alentour est désert. Seule j'écoute l'âme
 Des éléments vibrer en mon être fervent
 Qui oublie, ivre et mol, toute angoisse, tout blâme.

Alors, un vol brutal passe, coupant le vent
 Du large. Un cri de faim aigu, rauque et funèbre,
 Raye l'immensité d'un appel décevant,

Et lance sa détresse à la proche Ténèbre.

LES SABLES

Sable roux, brûlant, magnifique,
 Sable du Désert,
 Evocateur béatifique
 D'un acre univers.

Sable pâle, rugueux, humide,
 Léché par la mer,
 Qui rafraîchit mon pas rapide
 Las du sol amer.

Sable sec et chaud qui flamboie
 Sous le lourd midi,
 Où mon corps souple se déploie
 Mouillé, engourdi.

Où, rayé de gouttes amères,
 Plongé, enfoui,
 Il aspire les forces mères
 Du globe foui.

• Tandis que le chaud de la terre,
 Tout en lui, passant,
 Rejoint le soleil qui m'atterre
 En m'éblouissant.

Et que la terrestre puissance,
 Harmonieusement,
 Vibre en moi; devient jouissance,
 Rude épuisement.

Chaque an, ma forme aimante y trace,
 Un sombre contour
 Fugitif, que le vent efface
 Au premier détour.

Je viendrai, lasse des défaites,
 M'y coucher un jour,
 Ouïr de la mer les tempêtes,
 Au dernier séjour.

Là, je saurai demeurer seule
 Au soleil ardent,
 Pour que ma chair séchée et veule
 Dépouille en cédant

Mon squelette, dont la poussière
 Au sable d'or vieil
 Pourra se mêler, puis altière
 Luire au grand soleil.

NOCTURNE

Toi, si petite dans le jour,
O ma demeure,
Comme tu grandis au retour
Des sombres heures !

Alors que tout repose et dort,
Seul, ton œil curieux et fort
S'ouvre, se dilate dans l'ombre,
Interrogeant l'infini sombre ;
Seule, dans le silence épais,
Haut sur le sommeil et la paix,
Dans l'air lourd de force et de joie.
Ton âme solitaire ondoie ;
Tandis qu'en toi, temple du beau,
D'un inextinguible flambeau

S'élève en flocons d'allégresse
La myrrhe de la pure ivresse.
Et ta lumière dans la nuit,
Sur la mer irradie et fuit
La Pensée ardente, pareille
A un phare d'âme qui veille.

Toi, si petite dans le jour,
O ma demeure,
Comme tu grandis au retour
Des sombres heures !

PAUSE

**La mer est claire, calme, et molle et miroitante ;
Elle chante la joie, et berce mon attente ;
Son rythme langoureux cadence mon espoir.**

**La mer est sombre, belle et mauvaise, et tragique ;
Elle hurle la terreur de mon âme énergique ;
Son dur rythme angoissant, irrite mon vouloir.**

**La mer est pâle et glauque, au crépuscule mauve ;
Elle pleure ma foi morte, ma passion sauve ;
Son doux rythme amoureux, étreint mon désespoir.**

MONTORGUEIL

EN MER

**Montorgueil, nom hautain, sonore,
Flamboiement d'armure au soleil,
Cliquetis d'armes à l'aurore,
Clartés d'acier, sang-bleu vermeil.**

**Montorgueil, heaumes et panaches,
Cris d'alarmes, hennissements,
Fanfares perçantes, cravaches,
Vibrations, éblouissements.**

**Montorgueil, forteresse sombre
Aux lourds créneaux coupés de tours,
Dominant la mer de son ombre,
Guettant la terre, ses entours.**

Montorgueil, pointe d'une Terre,
A toi, dans le mépris uni,
Vivre sur ton roc solitaire
Et ne plus voir que l'infini !

EAU-FORTE

La mer étire ses volutes en longs plis
De moire miroitante ; ils hésitent et tremblent,
Se roulement, puis enfin s'écument, accomplis.

C'est le soir. Bleus et flous des nuages s'assemblent
Et pleuvent lentement sur l'or mourant du jour.
S'estompant sur le ciel, l'île et son phare semblent

Un sphinx géant, venu de l'infenal séjour,
S'allonger sur la mer. Des feux aux flancs du monstre
Brillent : la terre halète, ouvre, et flambe d'amour.

**Seule, les seins au sable humide et tiède, contre
Les joncs, j'hume avec joie et l'iode et le sel ;
Et mon ivresse sait, et je sens qu'à l'encontre**

PALEUR

**Des humains unifiés par l'ordre universel,
Je ne suis pas ici passante ou étrangère ;
De ce coin d'infini je suis le vivant scel,**

**Comme le roc épais, et la terre légère,
Les ombres, et la mer, je suis de sa beauté
Un élément vibrant et fier, je l'exagère.**

**Au cœur souple et amer de ce sol sangloté
Par les vagues, plongeant sa racine charnelle
Ma jeunesse fleurit, et, noble primauté,**

Est, avec la nature, immuable, éternelle.

**Sur la mer sans éclat, le ciel gris, au couchant
Tout rayé d'or terni et marqué de sang pâle,
Mira sa pâleur dans l'eau blême, la tachant,
La diaprant de corail, de topaze et d'opale.**

**Puis, la lune incolore arquée en croissant fin,
A plaqué d'argent clair, d'une bleuâtre gemme,
Les vagues sans vigueur, que soulève sans fin
La respiration froide et pure de l'eau blême.**

**Tout est pâle, ce soir, d'une étrange pâleur :
Pâle comme un lit creux, fleuri et mortuaire,
Pâle comme les dents des morts que la douleur
A contractés, partis, riants dans leur suaire.**

Pâle comme tous ceux que j'ai veillés la nuit,
Pâle comme le sang des lèvres d'agonie,
Pâle comme la nappe orgueilleuse qui luit
A l'autel des tombeaux, sous la lune vigie.

Par l'assaut violent, sonore, de mon sang
Jeune, harmonieuse et rouge voix du silence,
Mon être qui devient gigantesque et puissant
Traîne comme un fardeau sa force qui s'élance.

Et partout je ne vois que des lis monstrueux,
Sur la terre effeuillant l'auréole sinistre
Encor pâle, de leurs pétales fastueux,
D'une muette voix que seule je registe.

Et dans cette pâleur qui me pâlit d'émoi,
Passent : gestes de morts, fêtes des épousailles,
Fantômes sans âme... Et je vois autour de moi
Les spectres hideux des lointaines funérailles,

Traînant dans le ciel clair les linceuls de l'Absurde.

VII

LAUS VITÆ

LAUS VITÆ

Ce sera un soir de lune. Un subtil brouillard
Flottera sur les champs, les dunes et la grève.
Sur la terre nul bruit ; dans l'air nul vol fuyard.

Vers la proche rumeur des flots apaisés, brève
En ses chocs, éternelle en son susurrement,
Dans l'espace lunaire, alors, j'irai sans trève.

Sur le varech obscur, floraison fièrement
Offerte au sol cupide, arderont mille vies,
Froides gemmes brillant d'une clarté qui ment.

L'un s'écrasant sur l'autre en mousseuses survies,
S'étireront sans fin, de longs et sombres creux
Féconds d'impuretés à la terre ravies.

Dans la solennité nocturne, jà vers eux,
Désormais étrangère à la délice humaine,
Je ne verrai plus rien que l'Infini soyeux.

Les cheveux de lumière, hiératique et sans haine,
J'irai sans frissonner sous le baiser amer,
Très loin... toujours... j'irai dans l'inconnu domaine

Pour devenir enfin la chose de la mer.

LA MEDITERRANÉE — LA MANCHE — PARIS 1904 — 1905



TABLE DES MATIÈRES



PRÉLUDE

A la Vie	3
A la Mort	7
A la Mort	

POÈMES DE LA MER ET DU SOLEIL

I	
HYMNES	
Hymne à la Mer	15
Hymne au Soleil	21
Hymne au Vent	24

II

LES TERRES DU SOLEIL

<i>Le Maroc.</i>	
Tandja	32
Zocco de Barra	34
Tingis	36

Les Bambous	38
L'Arabe	40

La Corse.

Cyrnos	44
Le Lancone	46
La Tour de Sénèque	48
Nonza.	50
Monte Cinto	52
Corte.	54
Les Calanche	56
L'Inzecca.	58
L'Isolella.	60
Les Sanguinaires	62
Sampiero.	64
Le Corse.	66

L'Italie.

Venise I	70
Venise II.	72
Florence-Fiesole	74
Gênes.	76

L'Espagne.

L'Escorial	90
Tolède	82
La Mosquée de Cordoue.	84
Grenade	88

Gibraltar.	90
Corrida	92

III

LES BÊTES

Les Lions captifs	97
Goéland	102

A ma Chatte.

Louanges	107
Ballade	109
Paix	113
Ame lunaire.	114
Au faite du portique	116

IV

LES PLANTES

Chardons.	118
Iris noir	120
Sonnet du Lierre	122
Rondel du Cyclamen	124
Rondeau du Houx.	127

V

ESQUISSES

Le Cervin	131
---------------------	-----

La Mine	133
Inquiétude	137
Agonie	140
Les Yeux.	144
Partir.	146
Cendres	148
Strophes sereines	149
Allegretto	153

VI

LA MER

Midi	159
Terza Rima	161
Les Sables	163
Nocturne.	166
Pause.	168
Montorgueil.	169
Eau-forte.	171
Pâleur	173

VII

LAUS VITÆ

Laus Vitæ	177
---------------------	-----



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le quinze mai mil neuf cent cinq

PAR

BUSSIÈRE

▲ SAINT-AMAND (CHER)

